



HAL
open science

La communauté vietnamienne aux États-Unis

René Dubois

► **To cite this version:**

René Dubois. La communauté vietnamienne aux États-Unis. *Expressions*, 1994, 05, pp.125-135.
hal-02403793

HAL Id: hal-02403793

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02403793>

Submitted on 11 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA COMMUNAUTÉ VIETNAMIENNE AUX ÉTATS-UNIS

René DUBOIS
IUFM de la Réunion

Quasiment inexistante avant 1975, la communauté vietnamienne aux États-Unis s'est créée de toutes pièces au lendemain de la chute de Saïgon, le 30 avril 1975. Dès cette date, la diaspora vietnamienne a atteint tous les pays occidentaux et en particulier les États-Unis où le flot d'immigrés de l'ex-Indochine française, s'il s'est ralenti, ne s'est pas encore tari. Du fait de la colonisation française, les familles aisées du Vietnam envoyaient tout naturellement leurs enfants en France pour y poursuivre leurs études et continuaient de le faire pendant toute la période américaine. Certains de ces étudiants restèrent définitivement en France où ils formèrent ainsi le premier noyau d'immigration vietnamienne qu'allèrent grossir une première vague en 1954, lors de la partition du Vietnam, puis une deuxième vague en 1975, lors de la prise du pouvoir par les communistes.

Contrairement à ce qui se passait en France, on peut dire qu'il n'y a pas eu d'histoire de l'immigration vietnamienne aux États-Unis. À ce jour, cependant, il est arrivé sur le sol américain bien plus de Vietnamiens qu'en France, malgré une présence américaine au Vietnam relativement réduite dans le temps aussi bien que dans l'espace. C'est dire l'attrait que constitue l'Amérique pour bon nombre de réfugiés du Sud-Est asiatique. Lors des interviews dans les camps de Thaïlande, de Malaisie ou des Philippines, 90% des réfugiés interrogés ont exprimé leur désir d'émigrer aux États-Unis plutôt que vers tout autre pays. Ce choix est d'autant plus surprenant que les rapports entre Américains et Vietnamiens étaient loin d'être harmonieux pendant toute la période de la guerre. Nous essayerons d'expliquer ce phénomène d'attraction et de répulsion, cette sorte de *love story* douce-amère entre l'Amérique et le Vietnam, après avoir montré l'implantation de la communauté vietnamienne aux États-Unis et expliqué ses rapports avec les autres communautés asiatiques sur le sol américain. Par suite du manque de données fiables récentes, cet article ne pourra offrir qu'un panorama basé sur l'observation directe, sans prétendre épuiser un sujet qui, somme toute, ne date que d'une quinzaine d'années.

I. Implantation et développement de la communauté vietnamienne aux États-Unis

Il faut savoir que, sur une population totale voisine de 250 millions d'habitants, l'Amérique compte aujourd'hui 7,2 millions d'Asiatiques, soit 3% du total. Ce pourcentage infime en nombre contraste violemment avec l'impact énorme de cette communauté sur la vie américaine. Sous le vocable « Asiatique », les autorités américaines rattachent aux trois groupes prédominants que sont les Chinois, les Japonais et les Philippins, d'autres ethnies du continent asiatique telles que les Indiens, les Sri-lankais, les Iraniens, etc. Depuis 1975, à tous ces groupes, se sont ajoutés les Indochinois, parmi lesquels prédominent les Vietnamiens (80%). À ce jour, il est arrivé aux États-Unis plus d'un million d'Indochinois dont un peu plus de 800 000 Vietnamiens, lesquels constituent à eux seuls, à l'heure actuelle, plus de 10% de l'ensemble des Asiatiques, chiffre-record dans l'immigration aux États-Unis depuis la Deuxième Guerre mondiale.

Au lendemain de la chute de Saïgon, les militaires américains avaient amené avec eux de 200 000 à 300 000 Vietnamiens, pour la plupart des gens qui avaient travaillé avec eux pendant de longues années et qui, de ce fait, étaient beaucoup trop compromis pour pouvoir rester au Vietnam. Cette foule de gens comprenait aussi un faible pourcentage de réfugiés politiques de condition aisée : officiers, médecins, avocats, hauts-fonctionnaires, riches commerçants... L'idée première des Américains fut de répartir tout ce monde dans toutes les régions de l'Union, après une escale temporaire à la base de Guam, île américaine située entre l'Asie et les îles Hawaii. Mais les terminus du pont aérien, c'est-à-dire San Francisco et Los Angeles, se trouvant vite engorgés, on proposa aux réfugiés de se fixer à Guam pour un temps indéterminé. Il s'ensuivit un tollé général avec protestations véhémentes et grèves de la faim. On multiplia donc les terminus et c'est ainsi que les Vietnamiens se retrouvèrent très vite éparpillés sur l'ensemble du territoire américain, de San Diego à Boston, d'Anchorage à Miami.

S'il est vrai qu'on en trouve un peu partout aux États-Unis, la plupart des Vietnamiens ont préféré, pour des raisons d'ordre climatique, se regrouper dans les centres urbains du *Sun Belt*, et notamment en Californie où se trouve concentré le quart de la communauté vietnamienne avec, pour la seule ville de Los Angeles, près de 100 000 Vietnamiens. On peut dire qu'un Vietnamien sur huit aux États-Unis vit actuellement à Los Angeles. Le reste de la communauté se répartit dans les autres grands centres urbains tels que New-York, Philadelphie, Chicago, Washington et Houston, mais également dans des régions fort reculées telles que le Montana ou encore l'Alaska où un cer-

tain nombre de Vietnamiens se sont fort bien intégrés en épousant des Indiennes Esquimaux. En résumé, on peut dire que 90% des Vietnamiens vivent en Californie, au Texas, à Hawaï, dans les états du sud-est – en Virginie, notamment – et dans les grandes métropoles.

Si les immigrés de la première vague, venus s'installer immédiatement après la guerre, se sont intégrés facilement dans les circuits économiques de l'Amérique, il n'en est pas de même pour ceux qui ont suivi, c'est-à-dire les *boat people*. Pauvres, peu éduqués, dépourvus de la moindre expérience d'une agriculture moderne et de l'industrie, ils ont éprouvé les pires difficultés à survivre, comme l'a fort bien illustré le film de Louis Malle, *Alamo Bay*. Ce film montre comment les techniques artisanales de pêche des Vietnamiens ont suscité l'hostilité de leurs voisins blancs dans une petite ville du Texas, près de Galveston, dans le Golfe du Mexique. Cette animosité des blancs, qui s'étaient sentis frustrés par l'expansion et la réussite des Vietnamiens, a atteint son paroxysme en 1979, soit seulement quatre ans après l'arrivée des réfugiés, et s'est traduite par des actes de violence perpétrés notamment par des hommes du Ku Klux Klan. Cela n'a pas empêché les pêcheurs vietnamiens de poursuivre leurs efforts en vue de réaliser leur rêve américain : la plupart d'entre eux appartiennent aujourd'hui à la classe des nantis au Texas.

D'une façon générale, de quoi vivent les Vietnamiens aux États-Unis ? De toutes sortes de métiers : ils sont restaurateurs, coiffeurs, chauffeurs de taxi, professeurs, chirurgiens esthétiques, artistes le soir, employés le jour, chefs de gang – les fameux Viet Ching – à la solde des triades chinoises, informaticiens, maraîchers, bref, un large éventail de métiers, pour la plupart localisés dans et autour des *vietnamese markets* dont le plus connu est Little Saïgon à Santa Anna, dans la lointaine banlieue sud de Los Angeles. Ce territoire vietnamien s'étire sur des kilomètres, le long des boulevards des banlieues de plus en plus éloignées du centre-ville, là où le prix du m² est encore abordable, là où l'on ne trouvait qu'entrepôts et champs de fraises il y a à peine une décennie. À l'instar des autres communautés asiatiques, les Vietnamiens ont érigé leur quartier avec force enseignes lumineuses entièrement rédigées en vietnamien, avec portiques et statues d'animaux héraldiques.

On peut dire que, pour cette première génération de réfugiés, l'ignorance de l'anglais ne constitue guère un handicap : la vie quotidienne du réfugié vietnamien, même s'il travaille dans une entreprise américaine, est entièrement circonscrite dans le périmètre spatial, culturel, social, religieux et moral de la communauté. Le nom même de Little Saïgon n'a pas été choisi de façon fortuite : on se croirait littéralement transplanté à Saïgon dans ses beaux jours. Le miracle de la terre promise semble avoir opéré une fois de plus en faveur de ces immigrants fraîchement débarqués. À l'aube des années 90, le

pouvoir d'attraction des États-Unis reste encore vivace car bon nombre de Vietnamiens installés au Canada voisin rêvent de franchir la frontière pour venir aux États-Unis pour, sinon faire fortune, du moins participer à l'*american way of life*, *vietnamese style*.

L'extraordinaire réussite sociale des immigrants d'origine asiatique, unanimement saluée aux États-Unis, concerne également les Vietnamiens que l'on retrouve en assez grand nombre dans les instituts scientifiques les plus cotés tels que le MIT, Cal Tech, ou les universités de renom telles que Princeton, Stanford et bien d'autres. Ceci s'explique à la fois par une très forte solidarité familiale et par une volonté énergique de l'individu de poursuivre des études afin de s'en sortir, mais aussi et surtout de pouvoir, par la suite, venir en aide aux parents âgés, ainsi que le prescrit le code confucéen. Le Vietnam, tout comme la Chine, le Japon et la Corée, c'est-à-dire les autres pays confucéens, a toujours accordé une importance extrême aux études, d'où cette course effrénée aux diplômes afin d'intégrer les classes supérieures dans une société qui n'a de considération que pour les lettrés.

Toutefois, à ces principales raisons partagées par l'ensemble de la communauté asiatique, il faudra en ajouter une autre qui concerne uniquement la communauté vietnamienne et qui est d'ordre purement économique, à savoir que les réfugiés vietnamiens, ayant tout perdu, pays, amis, parents, argent, se sont retrouvés complètement démunis et n'ont donc d'autre solution que les études pour se refaire une vie. À l'heure actuelle, à la différence des autres communautés asiatiques, les Vietnamiens n'ont aucun pays d'origine vers lequel se tourner en cas de crise morale. La communauté vietnamienne, aux États-Unis comme partout ailleurs, est une communauté moralement, sentimentalement coupée du pays d'origine, en cela semblable aux communautés européennes provenant des pays de l'est avant l'effondrement du bloc communiste. D'où cette nostalgie, cette tristesse ambiante – voire obsédante – qui prévaut dans toutes les productions artistiques, tant littéraires que musicales, de cette communauté.

Si l'on a pu parler de traumatisme pour les Américains à propos de leur expérience au Vietnam, on pourra également parler de traumatisme intellectuel et moral pour les Vietnamiens aux États-Unis après cette même expérience. J'aurai l'occasion de revenir sur cet héritage commun des deux communautés, véritable naufrage à l'issue d'une brève vie commune forcée.

II. Les rapports de la communauté vietnamienne avec les autres communautés asiatiques

Contrairement à ce que l'on peut croire, et même si les diversités ethniques de l'Asie ont été intégralement reproduites dans les pays d'accueil, il n'y a aucune cohésion, aucun esprit de corps, entre ces communautés en Amérique, ni dans le reste du monde, d'ailleurs. Il faut toutefois nuancer cette affirmation car, s'il doit exister des rapports quelconques, on en constatera entre Chinois et Vietnamiens, et uniquement entre ces deux communautés, ce qui prouve, une fois de plus, la ténacité des liens historiques incontournables, malgré toute la méfiance et l'inimitié millénaires qui existent entre ces deux pays.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, presque partout, tant en Amérique qu'à Paris, Chinois et Vietnamiens cohabitent, du moins en apparence, dans le domaine du commerce. Le Vietnamien, aux moyens insuffisants, s'associera volontiers à des commerçants chinois alors que l'inverse n'est pas vrai. C'est ainsi qu'en plein *vietnamese market*, on pourra voir quelques magasins chinois, et en plein *chinatown*, quelques magasins vietnamiens. Aux États-Unis, c'est surtout vers les Sino-Vietnamiens venus en Amérique après 1975 que les Vietnamiens se tourneront en cas de besoin financier. On constate le même réflexe en France : cela provient d'une certaine familiarité mutuelle engendrée par une longue cohabitation au Vietnam même, alors qu'il n'en existe aucune avec les Chinois établis de longue date aux États-Unis, lesquels étaient venus directement de Taïwan, de Hong Kong et de Chine continentale. On remarquera, en conséquence, qu'il n'y a de rapports qu'entre Vietnamiens et immigrés chinois récents provenant eux-mêmes du Vietnam, ce qui explique également que, malgré cette proximité culturelle et économique, la communauté vietnamienne ne s'est jamais établie dans le voisinage de la communauté chinoise proprement dite : celle-ci, beaucoup plus prospère, s'est développée au cœur des centres urbains, là où le prix du m² reste prohibitif pour les communautés fraîchement débarquées. Le facteur financier a donc pour effet d'élever des barrières supplémentaires entre Chinois et Vietnamiens en Amérique.

S'il existe donc quelques rapports entre Vietnamiens et Chinois d'après 1975, qu'en est-il des rapports entre les Vietnamiens et les autres communautés asiatiques ? Ce qui est frappant aux États-Unis, c'est le cloisonnement très net entre les ethnies du point de vue du territoire, de l'organisation de l'espace vital et des activités sociales : on passe ainsi du quartier chinois au quartier japonais, puis au quartier coréen, ainsi de suite, tout comme l'on passe – surtout à New York – du quartier italien au quartier juif, puis aux quartiers

irlandais, polonais, etc., chacun d'eux étant strictement circonscrit dans un périmètre donné. Chaque ethnie a tenté de recréer sur le sol américain une image du pays d'origine en affichant avec ostentation ses principales caractéristiques allant de l'art culinaire aux productions artistiques les plus intellectuelles ou les plus sophistiquées, en passant par l'inévitable caractéristique religieuse. Ce foisonnement et cet épanouissement des origines traduisent un comportement à double tranchant : l'immigré se retrouve, certes, chez lui, entre compatriotes partageant les mêmes habitudes, ce qui est tout-à-fait sécurisant et permet de pallier l'isolement de l'individu, mais, du point de vue ethnique, il y a un véritable enfermement dans un espace social et culturel qui assure la pérennité de l'ethnie en excluant par là même toute osmose entre les divers groupes. On aboutit donc à la constitution de ghettos allant de l'opulence la plus insolente à la décrépitude la plus criante, selon le degré de richesse de l'ethnie et non selon de son degré de pigmentation.

On aurait pu penser que, loin du continent d'origine, les communautés asiatiques aux États-Unis se seraient rapprochées les unes des autres, or il n'en est rien, et les communautés les plus riches – à savoir chinoise, japonaise et coréenne – ignorent superbement les autres. Par ailleurs, toutes ces communautés ne semblent pas souffrir outre mesure de cet état des choses et, en ce qui concerne la communauté vietnamienne, ce cloisonnement lui a permis d'établir des éléments de comparaison et de se lancer dans sa propre édification à l'image des communautés qui l'ont précédée. La communauté vietnamienne a donc d'emblée participé à cet esprit d'émulation et de compétitivité si caractéristique de l'ensemble des communautés asiatiques aux États-Unis. Toutefois, même si les rapports entre communautés asiatiques sont des plus restreints sur le plan général, on ne peut faire abstraction d'une préférence indéniable des individus à se retrouver dans l'un quelconque de ces territoires asiatiques plutôt qu'en territoire non asiatique. L'inverse est également vrai, concernant les communautés non asiatiques : en effet, mis à part les touristes, il n'y a que très peu de blancs ou de noirs dans les territoires asiatiques. On pourra donc y voir un instinct grégaire poussé à l'extrême, et pourtant tout le monde se sent américain et semble heureux de vivre dans un pays où l'on est à la fois chez soi et chez l'autre. Les Vietnamiens, comme les autres immigrés, ressentent cette ambiguïté qu'ils vivent de façon quotidienne, mais, à la différence des autres, leur confrontation soudaine avec les Américains en Amérique est d'autant plus ambiguë qu'elle est liée à une guerre et s'inscrit donc dans le corpus des séquelles parfois inattendues de celle-ci.

III. Les rapports entre la communauté vietnamienne et les Américains

On aurait pu penser que, la paix conclue et leur retrait du Vietnam effectué, les Américains se seraient définitivement débarrassés des Vietnamiens qu'ils finiraient par oublier après s'être remis de leur traumatisme. Il n'en fut rien et le Vietnam allait entrer dans la vie américaine pour y rester, non pas comme un chancre, mais comme une composante de la société américaine, riche de promesses.

L'ouverture des frontières à des centaines de milliers de réfugiés vietnamiens au lendemain de la chute de Saïgon, interprétée à l'époque comme l'aveu d'une conscience coupable, ne reflète pas moins la générosité et le sens des responsabilités – bien que tardives – des États-Unis à l'égard d'un partenaire qui, par ailleurs, n'a pas toujours été à la hauteur des espérances américaines. La communauté vietnamienne s'en est toujours souvenu, d'où sa loyauté inconditionnelle envers le pays d'accueil : ici, point d'équivoque, point d'état d'âme, point d'ambiguïté politique, et cette vision manichéenne du bien et du mal, dans laquelle le bien est incarné par l'Amérique, convient parfaitement à une communauté qui vient de fuir le régime communiste dans des conditions souvent insoutenables. Cependant, j'ai eu l'occasion de rencontrer quelques Vietnamiens qui avaient également fui les communistes mais qui n'étaient pas pour autant favorables aux Américains qu'ils considèrent comme responsables des maux passés et présents du Vietnam. Ces Vietnamiens d'un troisième type auraient pu venir s'installer aux États-Unis mais ils ont toujours refusé de le faire, préférant vivre au Canada ou en France.

Aux États-Unis même, on peut lire qu'il n'y a aucun hiatus sur le plan politique entre les Américains et la communauté vietnamienne qui constitue un véritable vivier pro-républicain en période électorale. Il existe un contraste frappant entre cette attitude et celle de la communauté vietnamienne établie de longue date en Thaïlande : ici, les immigrés vietnamiens installés depuis deux ou trois générations dans les provinces limitrophes du Laos, ont toujours affiché, aussi paradoxalement que cela puisse paraître, une attitude procommuniste. Il est vrai que la Thaïlande n'offre pas, tant s'en faut, les mêmes opportunités que les États-Unis.

Sur le plan social, y a-t-il osmose entre Vietnamiens et Américains ? Force est de constater que la notion de *melting pot*, si on l'interprète comme « brassage ethnique », relève ici davantage du mirage que de la réalité, du moins en ce qui concerne l'actuelle génération. Si les rapports entre communautés asiatiques n'existent, nous l'avons vu, qu'entre Chinois et Vietnamiens, ils sont encore plus ténus entre Vietnamiens et Américains pour de

multiples raisons qui vont être développées par la suite. La réussite sociale des Vietnamiens implique une certaine forme d'intégration, à savoir l'intégration scolaire, mais pas nécessairement une intégration sur tous les plans sociaux, ce qui permet d'affirmer que cette réussite relève davantage d'une rivalité interethnique pour le meilleur ou pour le pire que d'un désir explicite de contribuer à la richesse nationale américaine. En d'autres termes, les Vietnamiens aux États-Unis se perçoivent d'abord comme Vietnamiens, et ensuite seulement comme Américains : rien de bien étonnant à cela puisqu'ils ne se trouvent en Amérique que depuis peu de temps.

Ainsi, et à titre d'exemple, chez les Vietnamiens, la réussite scolaire des enfants, liée qu'elle est à des impératifs déjà cités, a pour visée première un bénéfice ultérieur pour la cellule familiale en même temps qu'elle constitue un facteur de fierté pour l'ethnie avant d'apparaître éventuellement comme une contribution quelconque au prestige de l'Amérique. Nous constaterons que la communauté vietnamienne ne fait que reproduire le comportement antérieur des autres communautés, comportement qui a amené les Américains à regarder avec suspicion certains groupes ethniques tels que les Japonais pendant la Deuxième Guerre mondiale.

En ce qui concerne la communauté vietnamienne, la génération actuelle, peu familière dans son ensemble avec le mode de vie américain, pratiquant peu la langue anglaise, et brutalement arrachée à son milieu naturel, semble perpétuer, sur le sol américain, l'attitude que les Vietnamiens avaient déjà au Vietnam même vis-à-vis de l'Amérique : les Américains au Vietnam, qu'on le veuille ou non, faisaient vivre une partie de la population vietnamienne, comme ils font vivre aujourd'hui tous les Vietnamiens réfugiés chez eux. Autrefois comme aujourd'hui, les Vietnamiens n'ont pas eu vraiment le choix : la présence de l'Amérique aussi bien que l'exil en Amérique se sont imposés aux Vietnamiens comme des nécessités incontournables, pudiquement appelées « aléas de l'histoire ». En 1975, face au communisme, l'exil en Amérique constituait, non pas un choix, mais une nécessité liée à l'instinct de survie.

On peut affirmer, sans exagération aucune, que l'exil des Vietnamiens aux États-Unis repose sur 90% d'intérêt (ce que j'appelle « instinct de survie ») et 10% de bons sentiments, ces bons sentiments étant restés orientés vers le pays natal d'avant l'invasion communiste. Autrement dit, ce n'est pas par affinité naturelle que les Vietnamiens se sont tournés vers l'Amérique mais par espoir d'y connaître une vie meilleure que seule l'Amérique était capable de leur procurer avec autant de générosité. Les Vietnamiens ont saisi cette opportunité et l'ont concrétisée au-delà de toute espérance : le Saïgon d'antan existe toujours, non plus au Vietnam, mais à Los Angeles.

Toujours sur le plan social et économique, s'il est vrai que l'écrasante majorité des Vietnamiens travaille dans les entreprises américaines où ils sont en contact quotidien avec les Américains, cela n'implique pas pour autant un développement des liens intercommunautaires en-dehors du travail : les rapports sont très réduits tant du côté vietnamien que du côté américain, et, hormis les inévitables cas d'exception, on ne cherche guère à les étendre. Le manque d'atomes crochus, déjà signalé à propos de la présence américaine au Vietnam, demeure criant sur le sol américain. On peut le vérifier sur de nombreux plans dont celui du mariage mixte qui sera développé à titre d'exemple.

Toujours concernant cette première génération de réfugiés, les mariages mixtes entre Américains et Vietnamiens sont plutôt rares et guère réussis : contrairement à ce qui se passe en France où elles cherchent bien souvent à épouser des Français, beaucoup de jeunes filles vietnamiennes en Amérique cherchent à épouser des Vietnamiens ou, à la rigueur, d'autres Asiatiques. Un certain conflit des mentalités, des comportements, des civilisations respectives semble s'opposer à une union conjugale harmonieuse entre Vietnamiens et Américains. La comparaison avec la France nous amène, sur ce plan, à constater des situations pour le moins cocasses concernant les jeunes gens vietnamiens : en effet, du fait que les jeunes Vietnamiennes cherchent à épouser des Français, le jeune homme Vietnamien, surtout le réfugié d'après 1975, a beaucoup de mal à trouver en France une compatriote pour épouse, alors qu'en Amérique nous assistons au phénomène inverse. Le jeune homme vietnamien, quelle que soit sa situation matérielle, trouvera plus facilement l'âme-sœur, ce qui permet de conclure que la valeur d'un Vietnamien est tout-à-fait relative et qu'elle varie d'un côté à l'autre de l'Atlantique. C'est là une des conséquences les plus inattendues de la révolution communiste au Vietnam. Toutefois, seul l'avenir nous dira si la communauté vietnamienne suivra l'exemple de la communauté japonaise qui est passée de 15% de mariages interethniques pour la deuxième génération à 50% pour la troisième génération.

De l'*estrangement* sentimental au sevrage moral : en dehors des rapports affectifs quasi inexistants, qu'en est-il sur le plan moral entre Vietnamiens et Américains ? Là encore, le solde s'avère pour l'instant plutôt négatif. Cette incompatibilité de caractères, dont nous avons déjà fait état, a pour autre effet le repli de la communauté vietnamienne sur elle-même. L'absence d'un corpus commun de goûts et d'habitudes a suscité chez les réfugiés vietnamiens une impression de sevrage moral, de naufrage intérieur dont la société américaine ne parvient pas à les sauver, non pas faute d'avoir essayé, mais uniquement parce que les données de la société américaine ne correspondent pas à la sensibilité et à la mentalité des Vietnamiens (là encore, une étude com-

parative détaillée avec la France serait des plus enrichissantes, mais sortirait du cadre de cet article). En ce qui concerne l'Amérique, le fossé « civilisationnel » explique cet engouement viscéral des Vietnamiens pour une musique et une littérature qui, depuis l'implantation de la communauté sur le sol américain, n'ont que peu de rapport avec les États-Unis. Ces derniers ne figurent que très rarement dans les productions artistiques ou intellectuelles de la diaspora vietnamienne, et même en ces rares occasions, ils n'apparaissent pas pour eux-mêmes, pas comme thème mais comme support du thème. Nous n'avons pas ici création d'une littérature ou d'une musique vietnamienne américanisée, mais davantage continuation d'une littérature et d'une musique de tout temps imprégnées de sentiments fort mélancoliques qui, depuis 1975, ont été exacerbés jusqu'à atteindre le désarroi le plus profond. Le caractère vietnamien, qui n'a jamais été enclin à l'exubérance, ce débordement passionnel que Confucius condamnait, s'est, au contact de l'Amérique, replié sur ses valeurs en se nourrissant de souvenirs idéalisés d'un certain Vietnam, celui d'avant la période américaine. Les grandes productions tant musicales que littéraires antérieures à cette période jouissent toujours d'un immense succès en plein Los Angeles. Par contre, les productions musicales américanisées – car il en existe – sont considérées, même par les jeunes Vietnamiens, comme mineures et destinées à une catharsis corporelle sans lendemain. On pourrait y détecter comme un désir inavoué d'occulter toute une période de l'histoire nationale, dont on n'a jamais pu s'enorgueillir et dont on n'a que trop souffert.

Conclusion

Je conclurai cet exposé sur trois points qui me paraissent essentiels.

Le premier concerne la brillante réussite économique des Vietnamiens en Amérique qui s'est réalisée du jour au lendemain, en une décennie à peine. Pour beaucoup des Vietnamiens de la diaspora, l'Eldorado américain existe bel et bien malgré toutes les épreuves endurées pour y parvenir. L'exode en Amérique a bouleversé plus d'une vie : de nombreux individus destinés à croupir indéfiniment dans la misère se sont retrouvés tout d'un coup et de façon inespérée sur un pied d'égalité avec leurs anciens supérieurs vietnamiens en se voyant offrir les mêmes opportunités que ces derniers. L'Amérique, en ce sens, a nivelé et donc a démocratisé une société jusqu'alors fortement hiérarchisée par la fortune et l'éducation qui en dépendait. Toutefois, cette réussite économique s'accompagne d'un grand désarroi intérieur, conséquence d'un naufrage moral dû aux multiples vicissitudes de l'histoire qui n'en finissaient pas d'accabler le Vietnam et dont on commence, semble-t-il, d'entrevoir enfin le terme. L'isolement de cette communauté s'atténuera inévi-

tablement avec la reprise des relations économiques et politiques entre l'Amérique et le Vietnam.

Mon deuxième point concerne l'attitude des États-Unis envers la diaspora vietnamienne. Les États-Unis ont toujours fait preuve d'une attitude extrêmement généreuse par leur accueil, par les aides multiples et de toute nature, une attitude des plus libérales allant parfois à l'encontre de leurs propres intérêts (n'oublions pas que le nombre de réussites académiques des Asiatiques américains distance de plus en plus le nombre de réussites des Américains de souche d'où l'application récente d'une politique des quotas). Une dernière comparaison avec la France s'impose ici : comment se fait-il, en effet, que cette même communauté vietnamienne ait beaucoup mieux réussi en Amérique qu'en France ? Il faut croire qu'il y a eu une heureuse conjugaison des potentialités vietnamiennes et des caractéristiques mêmes du système politico-social américain. Par ailleurs, parallèlement à l'insertion économique, on assiste à l'accentuation, ou du moins au maintien, d'un certain clivage entre les mentalités : loin de fusionner, l'Occident et l'Orient en Amérique semblent rivaliser sur le plan matériel afin, pour le premier, de maintenir son hégémonie, et pour le second, de l'acquérir.

La communauté vietnamienne n'est que la dernière en date à venir s'ajouter aux autres dans cette lutte pour l'hégémonie économique dans un à premier temps, ce qui m'amène à mon troisième point : seul l'avenir nous dira si l'Amérique des *top* niveaux doit « jaunir » ou si la communauté asiatique doit « blanchir ». La première hypothèse ne semble pas tout-à-fait absurde car, de l'avis même des Américains, au rythme où elle s'accroît (c'est-à-dire 6% de la population américaine d'ici l'an 2000, soit un doublement tous les 15 ans), la communauté asiatique finira par détenir la majorité relative en quelques décennies. Pour l'instant, cela ne semble guère préoccuper les Américains d'origine blanche qui reconnaissent volontiers aux Asiatiques des qualités et des aptitudes qu'eux-mêmes possédaient jadis (sondage de *Newsweek*, 22 février 1988).

À moins d'un sursaut ethnique, l'Amérique risque bien – par une suprême ironie du sort – de se retrouver en partie vietnamisée après avoir vainement tenté d'américaniser le Vietnam.

Sources

L'Histoire, n° 91 (1986), spécial « L'aventure américaine de La Fayette à Reagan ».

Newsweek du 22 février 1988 et du 18 février 1991.

Time, 8 juillet 1985, 27 mars 1989 et 18 novembre 1991.